

Kate Locke

**GOD
SAVE
THE
QUEEN**

L'empire immortel

Traduit de l'anglais (américain)
par Alexandra Maillard



Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2013

COUVERTURE
Maquette de couverture :
Iceberg
Illustration :
XXXXXXXXX

ISBN 978-2-36051-085-6

Chapitre 1

Des grenades bien rondes et goûteuses ☠

Londres, 175^e année du règne de Sa Très Ensanglantée Majesté, la reine Victoria.

Je *déteste* les gobelins.

Et quand j'affirme que je les déteste, je veux dire qu'ils me foutent carrément les jetons. À choisir, je préférerais embrasser avec la langue un humain à la bouche truffée de plombages en argent que devoir me frayer un chemin au milieu des déchets et des décombres de l'ancienne gare de Down Street pour rejoindre l'entrée de l'ancre de la Peste.

C'était étrangement calme, sous terre. Le tumulte des rues s'entendait à peine. Le bruit des roues des voitures à cheval et le claquement des sabots sur les pavés dans la circulation délirante de Mayfair semblaient étouffés, parfois même complètement noyés sous le grondement d'anciennes locomotives qui fondaient à toute allure dans les tunnels souterrains, laissant un flot d'odeurs dans le sillage de leur infernal fracas.

De la crasse. De la pourriture. De la pierre. Du sang.

Je contournai avec précaution un vieux Caddie à l'abandon en détournant mon regard de l'empreinte d'une énorme patte dessinée dans la poussière. L'un d'eux était récemment venu traîner dans le coin – les gouttes de sang autour de la trace étaient assez fraîches pour que leur odeur cuivrée caractéristique me parvienne. Humain...

Je descendis les marches vers les quais en faisant courir mes paumes le long des tuiles marron ou crème abîmées qui

☠ Tiré de *Goblin Market*, poème de Christina Georgina Rossetti, 1862.

couvraient encore les murs – un sinistre rappel de la gare florissante que ce... mausolée était jadis.

Le faisceau de ma lampe torche éclairait sur les marches toute une série d'empreintes de pattes et de trous aux bords déchiquetés. Des traces laissées là par leurs griffes... La gorge soudain sèche, je déglutis.

Ils s'aventuraient jusque-là, désormais – évidemment. Les candélabres cassés qui traînaient çà et là en témoignaient. Ils ne pouvaient quand même pas rester assis à attendre qu'un crétin d'humain veuille bien venir à eux. Ils devaient chasser. Pourtant, la vue de ces traces et l'odeur rémanente de sang humain me faisaient frissonner.

Je n'étais pas quelqu'un de lâche. Ma présence dans cet endroit en était la preuve – comme elle attestait sans doute d'un certain manque d'intelligence. Aristocrates, demi-sang, humains... tous redoutaient les gobelins. Il aurait fallu être fou pour ne pas en avoir peur. Ils étaient rapides, féroces et dépourvus d'une moralité qui aurait pu les empêcher d'agir. Les aristos étaient infectés, mais les gobelins encore plus, en admettant qu'une telle chose soit possible. Techniquement, ils étaient effectivement des aristocrates, mais personne n'aurait osé les appeler de cette façon. Le faire aurait été insultant à leur égard, et à l'égard des membres de la noblesse. Ils se considéraient eux-mêmes comme des mutations, une qualité dont ils n'étaient pas peu fiers.

Des images défilaient à toute allure dans ma tête, des souvenirs en forme de fragments de film sans queue ni tête : de la fourrure, des crocs prêts à mordre, des yeux jaunes – et du sang. Les seuls et uniques éléments dont je me souvenais du jour où un gobelin m'avait attaquée dans cette même station. Nous faisons une sortie scolaire avec ma classe d'histoire. À l'époque, les gobelins ne nous approchaient pas, à cause du traité. Ou disons qu'ils étaient *censés* nous éviter, mais l'un d'eux avait joué les fortes têtes et m'avait attrapée.

Sans l'intervention de Church, je serais morte ce jour-là. Ce jour où j'avais compris que ces monstres n'étaient pas de simples créations littéraires dédiées à l'édification des enfants. Ce fameux jour où j'avais compris que si je ne faisais pas tout pour prouver que les gobelins étaient en tort, on m'estimerait

défaillante – faible –, fautive d’avoir laissé l’un de ces monstres s’en prendre à moi.

Je n’avais pas remis les pieds à la gare de Down Street depuis. Sans la disparition de ma sœur Dede, je n’y serais jamais revenue.

Avery et Val semblaient trouver ma réaction exagérée. Dede nous ayant déjà fait le coup pourri de disparaître dans la nature auparavant, le fait qu’elle ne réponde pas sur son rotatif, ou que son répondeur soit saturé ne surprenaient pas tellement mon frère et ma sœur. Mais elle m’appelait toujours pour me dire qu’elle allait bien, dans ces cas-là. Qu’elle était en sécurité. Elle m’appelait toujours, *moi*.

J’avais passé au peigne fin les quartiers qu’elle fréquentait. C’était comme si Dede avait disparu de la surface de la Terre. J’étais carrément désespérée, surtout vu la dernière option à ma disposition : les gobelins. Ces créatures étaient au courant de tout ce qu’il se passait à Londres, même s’ils ne s’aventuraient jamais ou presque à l’extérieur. Mais d’une façon ou d’une autre, ils avaient trouvé le moyen d’espionner les habitants de la ville, un moyen que personne ne semblait connaître. J’imagine que ceux qui avaient assez de couilles pour poser la question ne vivaient pas assez longtemps ensuite pour pouvoir partager cette information.

Il faisait sombre. Pas parce que la ville avait coupé l’électricité, mais parce que les ampoules des lampes étaient toutes cassées. Le faisceau de la petite torche que je tenais éclaira les restes d’une demi-douzaine d’ampoules gisant par terre au milieu des ordures.

Un squelette de main humaine cerné d’éclats de verre traînait même là, serrant dans sa paume desséchée et terne un morceau d’ampoule aux bords déchiquetés.

Je glissai la main vers le .50 Bulldog habituellement rangé dans son étui au chaud contre mes côtes, pour ne rien trouver. Je l’avais laissé à la maison. À moins d’être un officiel en mission – ce que je n’étais pas –, le fait de venir traîner dans l’antre de la Peste avec une arme à feu était considéré comme un acte agressif. Or l’agressivité était la dernière chose – après la peur – à afficher en présence d’un gobelin, alors d’une meute

entière... Autant porter autour du cou une affiche avec *dîner* écrit dessus.

Peu importait que j'aie moi aussi du sang pestiféré dans les veines. Je n'étais qu'une demi-sang, le fruit d'un aristocrate vampire – un terme désormais synonyme d'individu de sang noble infecté – et d'une courtisane humaine qui avait donné dans le stupre. La science considérait les gobelins comme le défaut de naissance ultime, même s'ils résultaient en réalité d'un... snobisme génétique. La protéine Prométhée des vampires – consécutive à des siècles d'exposition à la peste – supportait mal d'être couplée avec celle d'un loup-garou. Si les protéines des deux espèces se mélangeaient, elles engendraient un gobelin, même avec des parents de lignage analogue. On avait référencé deux cas avérés de gobelins nés d'humains porteurs de gènes viciés dormants, mais ces cas restaient marginaux, ces créatures dévorant parfois les entrailles de leur génitrice pour en sortir. Aucun humain n'aurait pu survivre à une telle agression.

En fait, personne n'avait de grandes chances de survivre à une attaque de gobelin. Raison pour laquelle je portais mon poignard en lonsdaléite rangé dans un fourreau dissimulé à l'intérieur de mon corset. Plus dur que le diamant et facilement escamotable, cette lame était mon arme d'action préférée. En plus d'être affûté et léger, il ne déclenchait pas les détecteurs de métal et n'attirait pas l'attention d'êtres dotés d'un odorat suffisamment développé pour flairer des objets comme des lames ou des pistolets.

Ce poignard était également l'un des quelques objets que ma mère m'avait légués en... partant.

Je continuai de descendre les marches jusqu'aux quais désaffectés. Il faisait chaud, l'air raréfié était humide et ça sentait la graisse de machines et le pourri. Vu la facilité avec laquelle on accédait à ces tunnels, je ne m'étonnai pas de trouver des empreintes humanoïdes dans la poussière qui jonchait le sol de celui que j'empruntais. En 1932, au plus fort de la Grande Insurrection, un groupe d'humains avait investi cette gare avant d'envahir Mayfair – *le* quartier des aristocrates – et de l'incendier. L'opération avait visé à éradiquer la noblesse, ou du moins un certain nombre de ses membres,

pour prendre ensuite le contrôle du royaume. Les livres d'histoire prétendent que moins de la moitié des humains descendus dans la gare de Down Street en étaient ressortis vivants.

Peut-être les gobelins avaient-ils leur utilité, en fin de compte ?

Je parcourus les quais avant de sauter sur la voie en regardant bien où je mettais les pieds – pour ne pas trébucher sur un corps, par exemple. Les rails étaient toujours en place. Aucun ouvrier n'aurait été assez fou pour prendre le risque de les enlever et de se retrouver transformé en pâté pour gobelins, quel que soit le montant de la paye. La lumière de ma torche révéla une sorte de trou dans le mur en face de moi. Je m'accroupis avant de m'en approcher doucement. Une odeur de sang séché montait de la poussière et des briques. Il devait forcément s'agir de la porte de la tanière.

N'y va pas. Fais demi-tour.

Une fois les battements de mon cœur un peu calmés, je glissai ma jambe gauche, mon torse, puis tout mon côté droit par le trou. Une fois redressée, je me retrouvai debout sur un palier étroit dominant un long escalier aux marches malcommodes et grossièrement taillées, qui descendait plus bas dans l'obscurité. De l'eau gouttait près de mes pieds d'une canalisation rouillée sur le sol en pierre griffé et grêlé de trous.

Alors que je me décidais à emprunter les marches – mon sang palpitant dans mes veines et des gouttes de sueur perlant à la racine de mes cheveux –, je humai une bouffée de ce parfum « goblinesque » si particulier : une odeur de fourrure, de fumée, et de terre. Je l'aurais trouvée réconfortante si elle ne m'avait pas littéralement terrifiée.

Je posai enfin les pieds sur la dernière marche. J'avisai des morceaux de poterie éparpillés par terre. Des morceaux identiques constellaient le mur. Sans doute des vestiges romains, mais mes connaissances sommaires en histoire ne me permettaient pas de l'affirmer. Les gobelins avaient fait quelques travaux – de nouvelles briques ressortaient dans certaines parties du mur, et quelqu'un avait dessiné une fresque près de l'ancien passage voûté. Je me trompais peut-être, mais elle semblait peinte avec du sang.

Le soleil ne brillait pas à cette heure, dans les rues pavées au-dessus de moi, mais il y avait de la lumière, dont celle de la lune. Là en bas, le noir était quasi total, hormis le faible éclat des torches dont les flammes tremblotaient contre les murs. J'avais beau y voir parfaitement de nuit, je préférais ne pas penser à ce qui arriverait si l'une de ces créatures démoniques décidait de faire une partie de cache-cache avec moi.

Mieux valait éviter d'imaginer ce que cette créature pourrait me faire...

J'inspirai profondément avant de m'engouffrer dans le passage voûté qui débouchait sur le vestibule de la tanière. Remarquant la présence de candélabres, je fourrai ma lampe dans le sac en cuir que je portais en bandoulière. Mon environnement semblait étonnamment agréable, presque accueillant. Comme si quelqu'un allait bientôt me fourrer une pinte dans la main ou m'inviter à danser...

Il faut reconnaître qu'ils savaient faire la fête – je parle de ces saloperies velues sur pattes. De la musique diffusée par une source inconnue montait des catacombes – un violon entraînant accompagné par un piano. Des conversations et des rires sonores (des aboiements ?) résonnaient dans l'air poussiéreux. Une centaine de gobelins devaient s'être retrouvés là pour danser, parler et boire. Il se passait également d'autres choses, auxquelles je préférais ne pas prêter attention. Je devais absolument éviter de crier.

Quelques regards jaunes et curieux se tournèrent dans ma direction lorsque je passai près d'eux. Redoutant une attaque imminente, je me crispai, mais rien ne se passa. Il ne se passerait d'ailleurs rien, vu que je me trouvais près d'une sortie et que ces créatures devaient se demander pourquoi une demie s'aventurait si loin sur leur territoire. Les gobelins ressemblaient à des loups-garous – en plus petit, en plus maigre, et en plus nerveux. C'étaient des bipèdes, mais ils couraient sur leurs quatre membres quand la situation l'exigeait. Leur tête exhibait un curieux mélange de traits canins et humains, mais de vraies dents de prédateurs. Bref, ces créatures étaient de vrais cauchemars ambulants.

J'avais peut-être fait quatre enjambées supplémentaires dans cette pénombre où l'activité battait son plein lorsqu'un

plateau surgit juste sous mon nez, couvert de produits divers ; des raisins aux grains gros comme des noix, bleu-mauve et luisants dans l'éclat des flambeaux, des grenades couleur sang suintant un jus appétissant, des pommes à la peau pâle marbrée de ravissantes taches rouges. Tout autre fruit aurait paru beaucoup moins tentateur, à côté de ceux-là. J'avais quasiment l'impression de les goûter, de sentir leur jus couler sur mon menton. Des doigts maculés de jus de baies m'agrippèrent pour me pincer, étalant un peu de ce délice poisseux sur ma peau et mes vêtements alors que je continuais de marcher.

« Mange, ma jolie, me chuchota une voix râpeuse, légèrement cruelle. Juste une bouchée. Allez, une toute petite bouchée pour notre petite mignonne. »

Notre mignonne ? Alors là, même pas en rêve. Je n'aurais su dire si mon persécuteur était un mâle ou une femelle. Sa fourrure ne donnait aucune indication sur la question. En général, les poils de ces créatures constituaient un camouflage des plus efficaces, hormis chez les mâles en période de rut. Du coup, elles soignaient les apparences – une petite coquetterie destinée à se faire reconnaître des non-gobelins. Celle qui agitait le plateau sous mon nez avait de très nombreux trous aux oreilles, par lesquels de délicates chaînes serpentaient tels des points de suture dorés.

Je secouai la tête mais restai muette. Une bouche ouverte invitait toujours un gobelin à y fourrer quelque chose. Avec un peu de chance, ce serait de la nourriture, mais si jamais on me donnait un peu de leur fameux poison... Les gobelins étaient réputés pour leurs drogues – leur opium, principalement. Ils attiraient à eux les faibles humains grâce à une came euphorisante bon marché, et la promesse de quantités à venir. Ces créatures n'acceptaient pas d'argent humain en contrepartie. Ils réclamaient des informations. Et de la chair. D'ailleurs, plusieurs consommateurs animaient déjà la soirée en cours... J'écartai la pitié qu'ils m'inspiraient. Tout le monde savait ce qui arrivait quand on fricotait avec ces créatures.

Je me frayai un chemin au milieu de la foule, m'enfonçant plus loin dans la tanière alors que mon instinct me criait de prendre mes jambes à mon cou. Je cherchais un gobelin précis, et il n'était pas question que je reparte sans lui avoir

parlé. En plus, ces monstres se lanceraient à mes trousses si je décampaïs, et finiraient par me dévorer toute crue.

Je continuai d'avancer sans regarder dans les coins sombres. J'avais déjà eu l'occasion de voir beaucoup de choses horribles, en vingt-deux années d'existence, mais la vue d'humains en train de se gaver de fruits, de grains, de pulpe et de s'en mettre partout m'ébranlait trop. Sans doute parce que la pulpe de grenade, une fois mâchée par ces pauvres bougres, m'évoquait de la vraie chair ? À moins que ce ne fût la concupiscence de leurs regards lorsque les gobelins faisaient courir des mains avides sur leurs corps poisseux ?

Cette scène semblait tout droit sortie d'un poème de Christina Rossetti, en moins lyrique. Les mères savaient qu'elles devaient empêcher leurs enfants de sortir à la nuit tombée, si elles ne voulaient pas les voir finir en nourriture pour gobelins – ou pire encore, esclaves de ces créatures.

Une fumée entêtante à la fois douce et terreuse, un peu comme celle de fleurs fanées, planait dans l'air. Elle caressa agréablement mon cerveau pendant un moment, mais mon métabolisme l'élimina avant qu'elle ait eu le temps de m'influencer. Alors que sa vue me faisait saliver, j'écartai un plat de cerises que deux larges mains en forme de pattes me présentaient. Je savais que les fruits éclateraient sous mes dents dans de délicieux petits craquements avant de répandre un jus savoureux le long de ma gorge sèche. Mais en acceptant leur hospitalité, je prenais le risque de devoir m'acquitter de cette dette plus tard, et il n'était pas question que je termine mes jours dans l'antre de la Peste. Heureusement, j'avisai alors celui que je cherchais. Il était assis sur une estrade au fond de la salle, sur un trône d'os humains. Si j'avais tenté ma chance au jeu des devinettes, j'aurais dit que ces restes étaient ceux de braves qui avaient assiégé les lieux pendant la Grande Insurrection. Deux crânes entiers se dressaient également tels des fleurons de part et d'autre de sa tête. Ses mains velues reposaient sur un second jeu de têtes, transformé en accoudoirs.

On aurait remarqué ce gobelin même sans ce trône et la déférence évidente que les autres monstres lui témoignaient. Il était grand pour un gob – de ma taille –, large d'épaules, et il

possédait de longues canines pointues. Sa fourrure prenait une couleur caramel-fondu-parsemé-d'éclats-de-chocolat dans la lumière des flammes. L'une de ses oreilles, d'apparence canine, était déchirée, comme mâchouillée, ses bords cicatrisés. Il avait également perdu un œil. La petite ligne fine de sa paupière close se distinguait à peine sous les poils de son visage. Difficile de croire que du sang aristo coulait dans ces veines, et pourtant, ce gobelin devait être le fils d'un duc, voire du prince de Galles lui-même. Et sa mère elle aussi devait être de haut rang. Ses parents ne s'étaient-ils jamais demandé ce que leur monstrueux enfant était devenu ?

Pendant que des milliers d'êtres humains mouraient à chaque vague de peste – qui semblait aimer ce pays comme une mère son enfant –, les aristocrates, eux, survivaient. Plus que ça, même : ils évoluaient. Si la protéine Prométhée engendrait des vampires en Angleterre, elle générait des lycanthropes en Écosse.

Mais elle pouvait également affecter des roturiers. Les membres de la noblesse n'avaient jamais très bien su garder leur braguette fermée. Certaines « imprudences » commises avec des porteurs humains avaient donné naissance aux premiers « demis », mais aussi lancé les carrières de générations de courtisanes reproductrices. De temps à autre, il arrivait qu'une femme d'apparence normale donne naissance à un nourrisson à moitié ou complètement pestiféré. Ces enfants étaient très souvent assassinés par leurs propres parents, ou expédiés par bateau dans des orphelinats où on les isolait et les maltraitait. Mais c'était avant 1932. Désormais, grâce à la Pax, de tels sévices n'avaient plus cours – la Pax Yersina, qui exigeait que chaque être humain donne un échantillon de son ADN à la naissance afin que les porteurs humains ne se marient pas entre eux, qui subvenait aux besoins des familles et des institutions spécialisées qui accueillaient les enfants pestiférés non désirés.

À l'époque où Victoria, notre premier monarque complètement contaminé – même si le roi George III avait lui aussi présenté quelques traits vampiriques –, accéda au trône, d'autres aristocrates révélèrent également leur véritable nature à travers la Grande-Bretagne et l'Europe ; des vampires, qui

fleurirent dans des contrées au climat tempéré telles la France ou l'Espagne, et des loups, en Russie ainsi que dans des pays de l'Est. Certaines zones comme l'Asie ou l'Australie avaient même hébergé les deux populations. Quant aux créatures qui étaient restées au Canada ou aux Amériques, elles étaient généralement devenues des célébrités, ou des stars du cinéma.

Mais elles n'étaient jamais en sécurité, où qu'elles vivent. Les humains étaient responsables à quatre-vingt-douze pour cent dans les décès d'aristos et de demis ; l'hémophilie, le suicide et les accidents formant les huit autres pourcents.

Il n'existait aucun cas officiellement répertorié de gobelin tué de la main d'un humain – pas même durant l'Insurrection.

Je m'approchai prudemment de cette créature marquée par les stigmates du conflit. Impossible de l'affirmer dans la lumière tremblotante des torches, mais l'éclat qui passa dans son unique œil jaune me laissa penser qu'elle m'avait reconnue. Elle renifla l'air à mon approche. Je lui adressai une révérence en réponse à sa courtoisie.

« Un rejeton Vardan... fit-elle d'une voix étonnamment grave et distincte pour un gobelin. En visite officielle ? »

Les demi-sang recevaient le titre de leur père pour prénom. Le duc de Vardan était mon père. « Non, pas officielle, mon seigneur. Je suis venue trouver le prince gobelin parce qu'il sait tout ce qui se passe à Londres.

– Vrai », répliqua-t-il en opinant lentement. Malgré mes flatteries, il me regardait encore comme si j'allais dire ou faire quelque chose d'hostile. « Mais il y a un prix pour ça. Que comptez-vous offrir à votre prince, jolie postérité ? »

Le seul prince que je reconnaissais était Albert, Dieu ait son âme, et éventuellement Bertie, le prince de Galles. Ce monstre galeux n'était pas *mon* prince. Serais-je assez stupide pour le lui dire ? Mon dieu non !

Je fouillai à l'intérieur du cartable en cuir que j'avais pris avec moi et en sortis un sac en plastique transparent contenant un énorme morceau de papier de boucherie sanglant que j'offris au gobelin. Il m'arracha le tout de ses mains avides, juste un peu trop longues et agiles pour être des pattes, avant de balancer le sac par terre et de déchirer le papier. Un gémissement de plaisir monta de sa gorge lorsqu'il vit ce que j'avais

apporté. Autour de nous, d'autres gobelins levèrent le museau en faisant des bruits similaires, mais sans oser approcher.

Je détournai les yeux lorsque le prince porta la masse sanglante à ses narines pour mordre dedans avec enthousiasme. Je fis le vide dans ma tête, refusant de m'interroger sur l'origine de cette viande, sur ce qu'elle avait été. Je me raccrochai au fait qu'elle était déjà morte lorsque je l'avais achetée. Le sang sentait peut-être bon, mais je ne m'imaginais pas manger quelque chose d'aussi... affreux... terrible... *cru*.

Le gobelin frissonna de plaisir avant de réemballer le reste de son régal. Puis il tira une longue langue rose et se nettoya le museau. « Un tribut adéquat. Il honore le prince. Je veux bien dire à la jeune dame ce que je sais. Questionnez, ma jolie, questionnez. »

Les autres créatures s'éloignèrent, hormis un petit gob qui vint s'asseoir aux pieds velus du prince en me dévisageant avec curiosité. Tous les gobelins qui ne s'amusaient pas avec leurs jouets humains me dévisageaient. Mais ayant offert mon tribut à leur prince, j'étais à peu près sauve. En me comportant bien, en n'offensant personne, je m'en sortirais vivante. Probablement.

« J'aimerais savoir où Drusilla Vardan se trouve », articulai-je à voix basse, même si la plupart des gobelins avaient l'ouïe assez fine pour entendre notre conversation malgré eux. Leur très grande sensibilité au bruit comme à la lumière les obligeait d'ailleurs à rester cantonnés sous terre.

Le prince posa son regard canin sur moi. J'avais du mal à regarder son œil brillant d'intelligence alors qu'il avait encore du sang sur le museau. « La plus jeune ? »

J'opinai. Mon père avait traversé une crise de la mi-immortalité environ deux décennies et demie auparavant, et beaucoup donné de sa personne en engrossant toutes les courtisanes de reproduction qu'il avait croisées. Sa première rencontre avait engendré mon frère Val, la deuxième moi, les troisième et quatrième, Avery et Dede. Quatre rejetons vivants sur neuf grossesses en cinq ans – plutôt balèze, pour un vampire.

N° d'éditeur : 5100854/01

N° d'imprimeur :

Dépôt légal : mai 2013

Imprimé en France